

Expédition corsée

Étienne Leneuf

Number 102, Spring 2004

L'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14375ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leneuf, É. (2004). Expédition corsée. *Moebius*, (102), 53–62.

ÉTIENNE LENEUF

Expédition corsée

L'enfance est-elle un royaume? Pour qui? Les enfants ou les parents? Difficile de savoir: les enfants ne se posent pas la question pendant qu'ils sont enfants et, une fois adultes, ils n'y pensent plus... Beaucoup de gens ne gardent de leur enfance qu'un souvenir vague. Ils disent avoir vécu, grosso modo, une enfance heureuse ou le contraire, ou grise, sans pouvoir préciser, sinon peut-être quelques trop rares souvenirs...

En fait, on ne peut généraliser. C'est subjectif, ça dépend de la mémoire, du caractère, de l'éducation et de la société ambiante. Obligation du cas par cas.

Ainsi, comme une bonne mémoire du passé me favorise, plusieurs souvenirs précis de jadis me sont restés. Des heureux, des tristes, des pénibles et des entre-deux. Je n'arrive pas à peser le tout d'un bloc. Bah, on n'en est pas encore au jugement dernier. Je m'occuperai de ces comptes à la fin des temps.

«Les enfants ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets», a décrété Jean de La Bruyère. Pas toujours si petits que ça, mon cher Jean, tu vas voir bientôt.

En tout cas, si l'enfance est un royaume, dans la mienne, c'était pas bibi le roi. Ni la reine, évidemment. Et je n'étais pas non plus un cavalier, pas plus qu'une tour ou un fou. J'étais l'un des derniers rejetons d'une grande famille. Alors roi, reine, cavaliers, tours, fous, c'était père, mère, grands frères et grandes sœurs. Rôles de premier choix. Les petits avortons de dernier banc, nous n'étions bons que pour la figuration, celle de pions, bien sûr.

Autrement dit, nous devions « filer doux ». Sinon, schlac! Selon la gravité de la faute, les joues, les avant-bras ou les fesses en prenaient pour leur grade, et même au-delà. On nous prodiguait ces attentions avec grande générosité. Pour notre plus grand bien, cela va de soi.

Parents trop sévères? Par rapport à l'éducation actuelle, sans doute. Mais ils l'étaient quand même moins que les éducateurs d'alors le recommandaient. En 1936, un certain Henri Venard publiait aux éditions Spes à Paris un « essai d'éducation familiale » qu'il titrait *Les moins de treize ans et leurs vertus premières, bonté - franchise - courage*.

Entre autres recommandations sucrées, on y trouve celle-ci pour aider les bambins à devenir francs: « Le mensonge est entre toutes fautes celle qui mérite le fouet, et pour laquelle les enfants normalement élevés le reçoivent d'importance. » Quand on pense que la peine du fouet a été abolie dans les pénitenciers parce que jugée trop cruelle et trop dure même pour les durs de durs... Je frémis en pensant que mon père a donné ce livre à ma mère pour l'aider à nous éduquer. Je dois dire que celle-ci ne m'a pas élevé « normalement », car je n'ai pas souvenance d'avoir été fouetté une seule fois dans ma vie. Ouf! Mais revenons à des idées plus sereines.

Donc, j'étais petit. Et quand j'étais petit... j'étais gros! C'est vrai, je vous mens pas, range ton fouet, Henri! Dès ma naissance je pesais onze livres, je suis né champion poids lourd de toute la famille, c'est écrit sur mon acte de naissance. Vous comprenez, maintenant? J'étais gros quand j'étais petit, tout naturellement. J'étais un obèse-né. Ça me fait rire parce que aujourd'hui je suis devenu le champion maigre pas-né de toute la famille. Mais j'ai lutté vaillamment après ma naissance pour rester gros en restant petit tout en grossissant... Les « moins de treize ans », qu'il disait le Venard; eh bien justement, c'est à partir de treize ans que j'ai commencé à me petifier tout en grandissant.

Bon, tout ça pour vous préparer au fait que si j'étais un gros inné, vous devinez sans doute que ma mère était... ooooh, pas grosse, non non, simplement, sa taille avait, disons, quelque chose de sérieux.

C'est pas tout. Elle avait aussi un faible pour les grands magasins du bas de la ville, c'est-à-dire Morgan, Eaton, Simpson... Ogilvy, elle n'y allait presque jamais. Parce qu'après avoir « fait » les trois premiers, elle avait envie, je veux dire envie de revenir à la maison. D'ailleurs, elle avait achevé son programme d'achats quand elle sortait de chez Simpson, voire, le plus souvent, de chez Eaton «seulement».

Car le faible de son faible allait pour Eaton. Parce qu'à cette époque il n'y avait qu'un Dieu, oups, qu'un seul Eaton, celui du centre-ville. Pour ma mère, c'était à la fois le Nobel, le Pulitzer et le Goncourt des grands magasins à rayons. Elle affirmait : « Cette lampe coûte cinq dollars chez Eaton », et aussitôt le billet de cinq et la lampe ne faisaient plus qu'une seule et même chair, pour le meilleur et pour le pire. Véritable sacrement, avec témoins : mari, enfants, amies, autres. Et quand elle déclarait : « Je vais chez Eaton demain », c'était dit *urbi et orbi*. Tremblement de terre, inondation ou même une éruption subite du mont Royal n'auraient pu la faire changer d'idée.

Le décret promulgué, suivait une préparation mentale et financière aussi bien pour elle que pour mon père et nous, les enfants. Il y avait du Eaton dans l'air, ça sentait l'achat en chaleur, le gâteau pour le souper recevait deux fois plus de « crémage » rose méga-sucré. Enfin, durant la matinée du Grand Jour, Maman Poule scrutait d'un œil d'inspecteur du ministère des Poulaillers ses trois derniers poussins encore non scolaires (pas question de garderie chez nous), cela afin de choisir l'Élu du Jour, à savoir celui qui aurait la chance de l'accompagner dans son expédition chez Eaton. Bien sûr, elle prétendait choisir le plus sage.

Comme à quatre, cinq ans j'étais déjà un génie de la sagesse, le plus souvent Maman me choisissait. Entre parenthèses, on ne joue pas de la sagesse comme on joue du piano, de sorte que je n'ai jamais pu partir en tournée triomphale à travers le monde comme a pu le faire Mozart, par exemple. C'est pas juste ! Mais bon, au lieu, je partais en expédition chez Eaton.

Mes sentiments quant à l'honneur d'accompagner ma mère restaient partagés : le rayon des jouets et le cornet

de crème glacée occasionnel, j'aimais bien. Mais le reste, qui durait beaucoup plus longtemps... j'étais pas trop sûr d'aimer.

Tout commençait bien avant le départ : je devais prendre mes «précautions» et, évidemment, je n'avais pas envie à ce moment-là. Fallait donc me forcer pour sortir quelques pauvres gouttes sahariennes, et parfois les efforts se voyaient récompensés de l'autre côté, ce qui pouvait provoquer le commentaire plus ou moins acidulé qu'on ne m'en demandait pas tant. Ensuite, on m'habillait en « monsieur », ce qui signifiait culottes «brétchusses» (des culottes de jockey alors à la mode), chemise, cravate et veston. Le bouton du col de chemise et le nœud de la cravate, on me les serrait avec tellement de conviction que j'en devenais écarlate avec difficulté respiratoire. Mais j'avais appris très tôt à ne pas protester et à les desserrer discrètement dès qu'on ne faisait plus attention à moi. Cela convenait pour la saison «chaude». En hiver, fallait farcir un «skisoute» avec plein de boutons, un «zipper» plus long que la Muraille de Chine et une ceinture... Mais ma mère préférait nous emmener par beau temps doux.

Elle aussi s'habillait chic, en «tenue de ville»: robe et mantelet assortis d'un bibi provenant non pas de chez Eaton, mais de chez Yvette Brillon qui, pour ma mère comme pour tant d'autres femmes de l'époque, était La Mecque des bibis. Une vraie Madame ne devait jamais se promener nu-tête.

Quand nous étions fagotés à point, nous pouvions enfin partir. Aussitôt sur le trottoir, ma mère me saisissait par la main et, en principe, ne me lâchait plus jusqu'au retour.

Mais, comme l'a dit Henri Lavedan (connais pas), «un enfant est plus insaisissable que l'air et plus changeant que l'onde». Alors... Bon, nous voilà donc ma mère et moi, attendant le tramway dans la zone protégée au milieu de la rue. Car on y allait en p'tit char, c'était le 29 vu qu'on partait d'Outremont. C'était le p'tit char le plus moderne, style art nouveau, jaune, une longue ligne droite avec une belle courbure à l'avant, de sorte qu'il préfigurait les TGV... tout

en circulant quand même un peu moins vite. On l'appelait aussi le «p'tit char à pitons» vu que le chauffeur disposait, pour le conduire, non pas d'une poignée tournante comme dans les «boîtes-à-beurre» plus anciennes, mais de pitons, uniquement des pitons. Il y en avait une bonne trentaine, en une longue rangée devant le conducteur, tous rouges et dépassant d'environ un pouce du tableau de bord, un peu comme des bâtons de rouge à lèvres. Et ces pitons servaient à tout, vraiment à tout : le piton pour avancer, le piton pour ouvrir la porte avant, celui pour la porte arrière, plusieurs pitons pour les lumières, le piton du frein, le piton des essuie-glaces, le piton pour gratter le dos, le piton de la TV... oups, non, il n'y avait pas encore de télévision à l'époque, et d'ailleurs on imagine mal le chauffeur conduisant en s'enfonçant dans le Grand Canal...

Bon, l'Outremont descendait le chemin de la Côte-Sainte-Catherine puis l'avenue du Parc jusque dans le bas de la ville. Rendu là, ça se compliquait. Des rails partout. Je ne me rappelle plus exactement son itinéraire, mais il me semble qu'il se rendait jusque chez Eaton, rue Sainte-Catherine Ouest, de sorte que nous n'avions pas à transférer. Cela augmentait nos chances de survie!

Car ma mère, à l'extérieur de la maison, avait peur de tout, littéralement de tout : des gens, des autos, de la rue, des chiens, du trafic et, par-dessus tout cela, peur de me perdre en cours de route.

Vive et primaire (au sens de LeSenne), Maman pouvait m'oublier quelques secondes si, par exemple, elle rencontrait une amie dans le tramway. Les deux dames se mettaient à jaser à qui mieux mieux... Puis subitement un cri perçant faisait vibrer tout le p'tit char :

— ÉTIENNE!!! Oh mon Dieu Seigneur, je l'ai perdu! Étienne!!! Où est-ce qu'il peut bien être? Sainte Apolline, il a peut-être passé par la fenêtre!

Tout le monde sursautait, le tram craquait et le chauffeur poussait malgré lui sur le piton à ding-ding parce qu'un piton à Étienne, il n'y en avait pas. Heureusement que le tramway circulait sur rails inébranlables, sans ça il aurait réussi à trouver le fossé d'Edgar Poe.

Le plus beau, c'est que l'amie répondait à ma mère:
— Il est là, ma chère, à côté de vous.

En effet, j'étais resté près de Maman même si elle m'avait lâché la main. M'apercevant, elle s'écriait en saisissant à nouveau ma main:

— Oh! mon Dieu tu m'as fait peur. Tu ne pouvais donc pas le dire que tu étais là?! (Se tournant vers son amie:) Ah, vous savez, les enfants, je préfère quand ils crient, au moins je sais où ils sont! Lui, il reste tranquille, je le perds de vue. Regardez donc comme il est bien pris... Et il a des fossettes! Ris un peu, Étienne. Vous voyez! C'est drôle, je me demande bien où il les a prises ces fossettes-là, il est le seul de mes enfants à en avoir.

Et la conversation se poursuivait. Je me sentais étrange, me demandant si j'étais coupable d'une faute en restant tranquille près de ma mère. Et puis, quand on criait, à la maison, elle finissait toujours par nous crier à son tour de nous taire. Alors?

En tout cas, on arrivait à «l'arrêt Eaton», comme l'appelait ma mère. J'entends encore le chauffeur qui annonçait à voix forte: «Phillips Square!» Après quoi il traduisait dans un français impeccable: «Scouèrre Philippe!» Maman s'écriait: «C'est ici!» Alors vite elle m'entraînait vers la sortie et, accompagnés du centième «fais attention!», nous parvenions à nous extraire du p'tit char. La rue Sainte-Catherine, gros trafic: pas question de me lâcher! Maman était persuadée que si elle me laissait la main libre une demi-seconde, elle ne me retrouverait plus jamais. Je serais écrasé par une auto, ou bien des bandits me kidnapperaient pour me vendre en adoption, etc. Quand la lumière devenait verte pour les piétons, Maman traversait en courant, me tirant toujours par la main, craignant que la lumière vire au rouge tandis que nous étions au milieu de la rue et alors des centaines d'autos nous passeraient dessus, ce qui nous rendrait en deux minutes aussi aplatis qu'une pâte à tarte... Mon Dieu!

La rue traversée, nous étions encore vivants mais... peut-être plus pour longtemps. Un autre obstacle redoutable restait à franchir: les portes tournantes du magasin.

Ma mère avait une peur bleue de ces portes qui tournaient au lieu de s'ouvrir «comme du monde». De vrais pièges à rats! Pour sûr, ces monstres allaient nous sectionner un doigt, un bras ou même la tête! Il y avait bien une porte «ordinaire» à côté des tournantes, mais Maman la trouvait louche car personne ne s'en servait. Alors va pour la broyeuse! Elle la considérait comme une sorte de purgatoire avant l'entrée dans l'éden Eaton. Avec des yeux de tireur d'élite en mission, elle guettait l'ouverture, s'y engouffrait en m'arrachant du trottoir, poussait le lourd battant à petits pas rapides jusqu'à la délivrance.

Une fois à l'intérieur, elle soufflait son soulagement: enfin, nous y étions! Restait à ne pas me perdre: dans cet immense magasin, c'eût été pire que dans le tramway!

— Tiens-moi bien! Tu as compris?

Ce coup-là, elle m'agrippait la menotte et, veux, veux pas, je devais la suivre partout où elle me remorquait. Cette pérégrination pouvait durer des heures. Ma mère marchait vite, stoppait sec à la vue de je ne savais quoi sur un comptoir trop haut pour mes yeux. Parfois je pouvais voir un foulard de soie ou une bouteille de parfum qu'elle amenait vers elle pour lire le prix sur l'étiquette, elle disait «trop cher», repartait ex abrupto, moi aussi... Pour l'enfant de quatre, cinq ans que j'étais, ça prenait l'allure d'un cross-country à travers robes et pantalons. Parfois je croisais un autre enfant en remorque comme moi, nous échangeions un regard d'empathie résignée ou bien on se tirait la langue par bravade, et zoom! nous ne faisons que passer.

Mes yeux étant à hauteur de... disons, des hanches de la plupart des adultes, vous devinez ce que je voyais. «Craignez l'aptitude de l'enfant à saisir les ridicules de l'esprit et les faiblesses du cœur», a écrit Charles de Sainte-Foi. (Connais pas lui non plus; qui m'a foutu ce citationnaire d'inconnus même pas illustres!) Dans mon cas, et dans la situation de *towing* où je me trouvais, je vous assure que j'avais des aptitudes à saisir beaucoup plus les ridicules et les «faiblesses» du corps des grandes personnes que leurs affaires d'esprit et de cœur. Combien de fesses pendantes, combien de cuisses énormes ai-je vues! J'observais scienti-

fiquement, avec flegme, les bourrelets de graisse qui barbo-
taient comme du jell-o en tirant si fort sur le tissu de la robe
ou des shorts que pour sûr tout allait exploser sous la ten-
sion trop forte. Je voyais aussi des doigts inquisiteurs qui
tapotaient ou grattaient les morceaux choisis que vous pen-
sez et que je ne pensais pas étant donné mon âge et la sévé-
rité de mon éducation. Tout cela constituait un monde
assez spécial – et spécialisé – que ma mère me faisait visiter
bien malgré elle. Si elle avait su ! Je tripais là-dedans avec
le sérieux d'un Docteur en Fesses, ne riant sous cape qu'au
moment où de grandes orgues se mettaient à vrombir du
gros bourdon sans préavis en passant près de moi. Là, j'étais
heureux que ma mère m'entraîne au grand galop car j'avais
appris à mes dépens nasaux que la pollution dégagée par
ces gros bourdons s'avérait gazeuse en plus d'acoustique.
Mon pauvre petit nez se trouvait juste à la hauteur du nuage
toxique dégagé par, je dirais, l'effet de souffle... *Delete!*

Bon, où qu'on est rendu ? Ah oui, ma mère arrive de-
vant un escalier mobile, elle s'en approche à petits pas, la
main libre tendue vers la rampe en caoutchouc, mobile elle
aussi, l'autre main serrant encore plus fort la mienne.

— Attention ! Attention, tiens-toi bien !

Elle craignait par-dessus tout que je me coince les
doigts sous la rampe noire ou, si je trébuchais, dans les
fentes des marches d'acier. Dans un tel cas, j'allais sûrement
disparaître rendu en haut, poussé dans des ténèbres infer-
nales sous l'escalier à moteur... Cette idée la faisait frisson-
ner d'épouvante (et moi aussi maintenant). De sorte que,
une fois au bout, elle me soulevait de un ou deux pouces
en s'écriant « viite ! » et nous atterrissions sains et saufs. Ouf !

Si je ne me trompe, les principaux rayons pour dames
nous attendaient au deuxième étage. Peu de pantalons en
cet endroit, presque uniquement des robes : les dames « bien »
ne portaient jamais de pantalons à cette époque. Unique-
ment des robes ou des jupes.

Comme je vous le disais au début, ma mère étant
sérieuse de la taille, elle se rendait bientôt au département
des corsets. Des corsets dits « à baleines » que les femmes
enfilaient et laçaient pour « donner une forme à leur taille ».

L'expression «corset à baleines» ne signifiait pas que ces objets étaient réservés à des femmes qui avaient l'air de baleines. Non non, pas du tout! Simplement, ces corsets étaient dotés de longues tiges provenant des fanons des baleines. Les baleines «capables» ont une bouche garnie de plusieurs centaines de fanons de plus de six pieds chacun. Je rêve de leur vendre, aux baleines, de la pâte dentifrice à la tonne...

En tout cas, dans ce rayon, ma mère rencontrait une dame qui nous emmenait dans une sorte de salon fermé. On me disait de m'asseoir sur une chaise, et d'y rester. La dame s'exclamait toujours qu'elle me trouvait mignon, vigoureux, charmant, sage... Une fois même, comme Maman hésitait à se procurer un corset qu'elle jugeait trop cher, la dame déclara que j'étais «aussi beau qu'un ange». Puis elle ajouta: «Comme vous lui ressemblez! C'est merveilleux!» Et Maman a acheté le corset. La dame lui avait d'ailleurs dit avant combien ce corset lui convenait parfaitement. «Il vous donne une taille de guêpe, vous allez faire des jalouses!» Maman avait ri, mais pas moi: je ne voulais pas que ma mère devienne une guêpe. Mais pour l'instant elle ressemblait encore à elle-même, sauf la taille qui avait pris «une forme» grâce aux baleines qui travaillaient dur.

Pour les essais, ma mère et la dame disparaissaient derrière de lourdes tentures, me laissant sur une chaise sous la garde d'une autre employée qui, bien souvent, s'absentait ou s'éloignait. Il m'arrivait de me lever pour regarder les «modèles» de corsets, mais je trouvais ces trucs peu intéressants vu que je ne pouvais pas jouer avec. Avec un peu d'imagination, j'aurais pu les convertir en gros camions ou en cabanes, mais... Non, ça n'allait pas. Alors je restais sur ma chaise, regardant les dames qui arrivaient comme des poires ambulantes et repartaient en forme de piment rouge grâce aux baleines...

J'avais l'art de passer inaperçu, à tel point que des dames devant attendre s'asseyaient près de moi et se mettaient à jaser sans se rendre compte qu'un petit garçon les écoutait. Tout ce que j'ai entendu malgré moi dans ce salon d'attente! Car les dames, entre deux corsets ou entre deux

baleines, se confiaient des choses très «intimes» qui auraient fait rougir le confesseur le plus blasé. Si je vous racontais... mais je préfère m'en dispenser pour le moment, ne sachant pas si vous êtes assez «averti(e)s»...

Puis Maman revenait, bien sanglée, heureuse de me retrouver en sécurité sur ma chaise. «Tant qu'il reste là, il n'y a pas de danger pour lui», affirmait la dame qui l'accompagnait.

De bonne humeur, Maman me récompensait de ma sagesse en m'emmenant au quatrième étage, celui des jouets, où je me sentais plus à l'aise qu'à celui des baleines à corsets. Tant de merveilles, tant de couleurs! Je rêvais... et parfois je revenais avec une partie de mes songes sous la forme d'un petit camion ou d'une petite auto de course en métal.

Mais le temps passait, ma mère s'exclamait soudain: «Mon Dieu! Il passe quatre heures!» Il fallait partir. Toutefois, avant de sortir, nous passions par le comptoir des cornets de crème glacée. Là encore, la vue des grosses boîtes rondes contenant les diverses essences colorées m'ensorcelait. J'aurais voulu «faire des essais», comme les dames avec leurs corsets, en recommandant à Maman de rester bien sage pendant que... Bon. Obligé de choisir, j'optais le plus souvent pour les «trois couleurs» ou pour la «verte», qu'on disait aux pistaches. Ma mère, consciente d'avoir «maigri» d'une vingtaine de livres par la vertu des baleines, s'octroyait le plaisir de déguster un cornet elle aussi. Au chocolat.

Après quoi nous revenions à la maison, fatigués mais satisfaits tous les deux d'avoir accompli notre devoir. Le retour s'effectuait plus calmement, malgré l'effervescence de l'heure de pointe.

J'ai joué combien d'heures avec mon petit camion vert! Son odomètre virtuel afficherait sûrement un ou deux millions de milles! Plus tard, sa «boîte» m'a servi de cendrier. Lequel s'est converti en porte-clous lorsque j'ai cessé de boucaner. Il sert toujours...